

**La Nuit des rois**  
*ou ce que vous voulez*

## ACTE PREMIER

### Scène 1

*Musique. Entrent Orsino, duc d'Illyrie, Curio et d'autres seigneurs.*

ORSINO.

Si l'amour se nourrit de la musique,  
Jouez encor, donnez-m'en à l'excès ;  
Que l'appétit tombe malade et meure.  
Ce trait encor, sa chute fut mourante :  
Ce son fut aussi doux à mon oreille  
Qu'un souffle sur un lit de violettes  
Qui vole et donne sa fragrance. Assez,  
Voilà qu'il est moins doux qu'il n'a été.  
Amour, que ton esprit est volatil,  
Car quoique ton volume soit celui  
De l'océan, rien n'y entre jamais,  
Si valeureux, si élevé soit-il,  
Qu'il ne tombe en bassesse et piètre estime  
Au même instant ; si pleine de lubies  
Est la passion, divagation suprême.

CURIO.

Seigneur, voudriez-vous venir chasser ?

ORSINO.

Chasser, Curio ?

CURIO.

Chasser à courre.

ORSINO.

Je chasse à cœur, le plus noble que j'ai :  
Oh, je vis Olivia et je me dis  
Qu'elle purifiait l'air de tous ses miasmes  
Et j'eus le cœur soudain changé en cerf,  
Et mes désirs, chiens cruels et féroces,  
Me poursuivent depuis.

*Entre Valentin.*

Quoi ? que dit-elle ?

VALENTIN.

Seigneur, on n'aura pas voulu m'admettre,  
C'est sa servante qui m'a répondu.  
Le ciel lui-même, avant que la chaleur  
Ne revienne sept fois le réchauffer,  
Ne verra son visage découvert :  
Elle vivra recluse sous un voile  
Et lustrera jour après jour sa chambre  
D'embruns blessant les yeux, pour garder jeune  
L'amour d'un frère mort qu'elle voudrait  
Durable et vif dans sa triste mémoire.

ORSINO.

Si son cœur est si beau que, pour un frère,  
Elle paiera cette dette d'amour,  
Qu'en sera-t-il lorsque les flèches d'or

Auront exterminé tout le troupeau  
De ses autres humeurs, quand tout en elle,  
Foie, cœur, cerveau, ces trônes souverains,  
Sera comblé, ses douces perfections  
Enfin emplies d'un seul et même roi ?  
Sortons songer, les fleurs nous font un lit :  
Sous les halliers, l'amour est embelli.

*Ils sortent.*

Scène 2

*Entrent Viola, un capitaine et des marins.*

VIOLA.

Quel est ce pays, mes amis ?

LE CAPITAINE.

C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA.

Et que devrais-je faire en Illyrie ?  
Mon frère, il est en Élysée.  
Par chance, il ne s'est pas noyé, peut-être :  
Qu'en pensez-vous, marins ?

LE CAPITAINE.

Vous, c'est par chance  
Que vous avez été sauvée, vous-même.

VIOLA.

Mon pauvre frère ! Ah, s'il vivait, par chance.

LE CAPITAINE.

Consolez-vous, madame, il a ses chances :  
Quand le navire s'est brisé en deux  
Et que, vous-même et notre poignée d'hommes,  
Nous restions cramponnés à la chaloupe,  
J'ai vu que votre frère, prévoyant  
Dans le péril, l'espoir et le courage  
Lui dictant la pratique, s'attachait  
À un grand mât qui flottait sur la mer,  
Où, comme Arion sur le dos d'un dauphin,  
J'ai pu le voir qui se mêlait aux vagues  
Tant qu'il resta visible.

VIOLA.

Ces mots valent cet or :  
Mon salut me dévoile mon espoir  
Et ton discours me sert d'autorité  
Pour lui aussi. Connais-tu ce pays ?

LE CAPITAINE.

Certes, car j'ai grandi et je suis né  
À trois heures, pas plus, de cet endroit.

VIOLA.

Qui règne ici ?

LE CAPITAINE.

Un noble duc, de nature et de nom.

VIOLA.

Quel est son nom ?

LE CAPITAINE.

Orsino.

VIOLA.

Orsino :

J'ai entendu mon père le nommer ;  
Il n'était pas marié en ce temps-là.

LE CAPITAINE.

Il ne l'est toujours pas, ou c'est récent ;  
Je suis parti depuis un mois, pas plus,  
Et la rumeur disait (vous savez bien,  
Les faits des grands, les petits en jacassent)  
Qu'il courtisait la belle Olivia.

VIOLA.

Qui est-ce ?

LE CAPITAINE.

C'est une vierge vertueuse, fille  
D'un comte mort il y a douze mois  
Qui l'a laissée à la garde d'un fils,  
Son frère, qui est mort très vite aussi,  
Et, paraît-il, pour l'amour de ce frère,  
Elle abjure la compagnie des hommes  
Et leur regard.

VIOLA.

Oh, servir cette vierge

Et ne pas être découverte au monde  
Avant que j'aie moi-même fait mûrir  
L'instant de révéler ce que je suis.

LE CAPITAINE.

Vous n'y parviendrez guère, elle s'obstine  
À refuser la moindre des requêtes,  
Même celles du duc.

VIOLA.

Tu as si belle allure, capitaine,  
Et quoique la nature, trop souvent,  
Entoure d'un beau mur les immondices,  
Je veux croire pour toi que ton esprit  
Est en accord avec ton bel aspect.  
Écoute (et je paierai très largement),  
Cache ce que je suis, et sois mon aide  
Pour un déguisement propre à la forme  
De mon dessein. Je veux servir ce duc ;  
Présente-moi à lui comme un castrat.  
Tu pourrais y gagner – je sais chanter  
Et parler maintes sortes de musiques  
Qui me rendront digne de le servir.  
Pour le reste, le temps saura m'aider –  
Conforme ton silence à mon idée.

LE CAPITAINE.

Vous, son castrat, moi, donc, votre muet :  
Je perds les yeux si ma langue parlait.

VIOLA.

Merci : conduis-moi donc.

*Ils sortent.*

### Scène 3

*Entrent Sir Toby et Maria.*

SIR TOBY. – Qu'est-ce diable qu'a ma nièce de prendre  
la mort de son frère de cette façon-là ? Je sais, moi,  
que le chagrin est l'ennemi de la vie.

MARIA. – Par ma foi, Sir Toby, vous devriez finir vos  
nuits plus tôt : votre nièce, ma maîtresse, objecte fort  
à vos méchantes heures.

SIR TOBY. – Mais qu'elle objecte, elle n'en est pas  
l'objet.

MARIA. – Non, mais, vous devriez vous tenir aux  
modestes limites d'une règle.

SIR TOBY. – Me tenir ? Je me tiens très bien à ma  
tenue : ces habits, ils vont très bien pour boire, et ces  
chausses pareil ; et si elles ne vont pas, qu'elles aillent  
se pendre à leurs propres lacets.

MARIA. – Ces beuveries, ces soûleries, elles vous  
mènent au tombeau. J'ai entendu ma maîtresse qui  
en parlait hier soir ; et aussi d'un chevalier très bête  
que vous aviez fait venir une nuit pour qu'il lui fasse  
la cour.

SIR TOBY. – Qui, Sir Andrew Facedecrème ?

MARIA. – Oui, lui.

SIR TOBY. – Lui, ce n'est pas rien pour un Illyrien !

MARIA. – Quel est le rapport ?

SIR TOBY. – Eh, mais trois mille ducats par an.

MARIA. – Eh oui, mais ces ducats ne lui feront qu'un  
an : c'est la bêtise faite homme, et un panier percé.

SIR TOBY. – Oh, comment pouvez-vous dire ça : il joue de la viole de chambre, il parle trois ou quatre langues mot pour mot sans un livre, et il possède tous les nobles dons de la nature.

MARIA. – C'est vrai qu'il les a tous, c'est un idiot de nature ; car, outre qu'il est bête, c'est un grand querelleur ; et, sans le don de poltronnerie qu'il a pour mitiger son goût de la querelle, on pense chez les sages qu'il aurait vite fait d'avoir le don de la tombe.

SIR TOBY. – Par cette main, ceux qui disent ça, c'est des canailles et des soustracteurs. Leur nom ?

MARIA. – Et ils ajoutent, qui plus est, qu'il se soûle toutes les nuits en votre compagnie.

SIR TOBY. – En buvant à ma nièce : et je boirai à sa santé tant qu'il y aura un passage dans ma gorge, et de quoi boire en Illyrie ; c'est un pleutre et un larbin, celui qui refuse de boire à ma nièce jusqu'à ce que sa cervelle se retrouve cul par-dessus tête comme une toupie. Bah, tiens, fillette ! *Un diabolò vulgo* : voici Sir Andrew Facedecrème.

*Entre Andrew Facedecrème.*

SIR ANDREW. – Sir Toby Quirote. Comment va, Sir Toby Quirote ?

SIR TOBY. – Mon doux Sir Andrew.

SIR ANDREW. – Dieu vous bénisse, belle fille.

MARIA. – Et vous de même, monsieur.

SIR TOBY. – Accostez, Sir Andrew, accostez.

SIR ANDREW. – Pardon ?

SIR TOBY. – La chambrière de ma nièce.

SIR ANDREW. – Chère madame Accostez, j'ai grand désir de vous connaître mieux.

MARIA. – Je m'appelle Mary, monsieur.

SIR ANDREW. – Chère madame Mary Accostez...

SIR TOBY. – Vous faites erreur, chevalier : « accostez », ça veut dire la prendre de front, l'aborder, lui faire votre cour, lancer l'assaut.

SIR ANDREW. – Par ma foi ! je ne voudrais pas l'entreprendre en cette compagnie. C'est ça, le sens d'accoster ?

MARIA. – Adieu, messieurs.

SIR TOBY. – Si tu la laisses partir comme ça, Sir Andrew, puisses-tu ne plus jamais tirer l'épée !

SIR ANDREW. – Si vous partez comme ça, madame, je voudrais ne plus jamais tirer l'épée : belle dame, vous pensez quoi, que vous avez mis la main sur des grosses bêtes ?

MARIA. – Monsieur, je ne vous ai pas mis la main dessus.